



KIM YOUNG-HA

LA MORT

À DEMI-MOTS

Roman traduit du coréen
par Choi Kyungran et Isabelle Boudon



Picquier poche



KIM Young-ha

La Mort à demi-mots

**Roman traduit du coréen par Choi Kyungran et
Isabelle Boudon**



*Éditions
Philippe Picquier*

Collection dirigée par GILLES BAUD BERTHIER

Titre original : *Naneun nareul pakwihal kwoulika ita*

- © 1996, Kim Young-ha
- © 1998, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2002, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : masque de jeune fille, XVIII^e siècle, époque Choson,
dynastie Yi, musée Guimet. © Thierry Ollivier, photo RMN.

Conception graphique : Picquier et Protière

ISBN : 978-2-87730-606-5

ISSN : 1251-6007

Sommaire

Avant-propos :	
« J'ai le droit de me détruire... »	7
I. La mort de Marat	11
II. Judith	23
III. Evian	61
IV. Mimi	95
V. <i>La Mort de Sardanapale</i>	135

Avant-propos

« *J'ai le droit de me détruire...* »

... jeta Françoise Sagan aux policiers qui cherchaient à mettre fin à ses excentricités ;

... est le titre original du roman de Kim Young-ha ; perspective originale sur une revendication de liberté individuelle qui ne colle pas avec l'image que nous nous faisons de l'homme asiatique. Mais ce titre est trompeur. C'est la raison pour laquelle nous ne l'avons pas retenu dans l'édition française du roman. M. Kim a un don certain pour brouiller les pistes : loin de l'autodestruction, son roman expose plutôt, avec talent et cynisme, l'art de détruire autrui. Même si les victimes sont consentantes.

L'auteur pousse le raffinement du camouflage jusqu'à égarer le lecteur. Qu'y rencontrons-nous ? Le tueur d'abord. Nous reviendrons sur cet intéressant personnage. Puis, dans le deuxième chapitre, une jeune fille, Seyoun, maîtresse de deux frères, C, l'aîné, artiste vidéaste, et K, le cadet, conducteur de ces redoutables taxis de nuit qui foncent dans les rues de Séoul. Inutile de dire que les rapports entre les deux frères ne sont pas des plus simples ni cordiaux. Dans un troisième chapitre, le tueur reprend la parole, nous narre le

sort de la jeune Seyoun, puis sa rencontre avec une Chinoise de Hong-Kong (celle-là survivra-t-elle ?). Au quatrième chapitre, les frères C et K règlent leurs comptes, avant qu'apparaisse Mlle Yoo Mimi, artiste tourmentée, en relation avec C. Dans le cinquième et dernier chapitre, le tueur exhibe son égocentrisme, mais nous fait part tout de même du sort de Mlle Yoo.

Un vrai puzzle dont les pièces sont manipulées avec art par l'auteur. Mais pas trop, juste ce qu'il faut pour tenir le lecteur en haleine (« va-t-il la tuer, oui ou non ? »), pour qu'il s'attache aux victimes (« pauvre fille ») et regrette leur choix de mourir, à l'instar des protagonistes eux-mêmes. Tout cela n'est pas aussi compliqué qu'il y paraît. Kim Young-ha joue avec ses personnages et se joue de ses lecteurs sans aucune méchanceté. Lorsqu'il place la dernière pièce du puzzle, toute la scène s'éclaire magistralement. Et force est au lecteur médusé d'admettre que les victimes ont trouvé écoute, révélation à elles-mêmes et consolation... auprès de leur bourreau.

Dans ce roman étrange, il est beaucoup question de sexe et de mort. D'ailleurs, au cours d'une interview préalable à la présente édition, Kim Young-ha n'a pas hésité à revendiquer sa volonté de décrire dans ce roman éros et thanatos, version Séoul années quatre-vingt-dix. Le narrateur est un tueur, certes, mais auquel il est certainement pardonné parce qu'il est un esthète du crime, avec talent et compassion. Tuer ne l'intéresse pas vraiment. Ce qu'il aime, c'est révéler leur pulsion de mort à ses cibles, « jusqu'au stade où la personne

devient digne d'être mon client ». Le passage à l'acte n'est plus alors que formalité technique, où la seule part « humaine » est l'osmose plus ou moins réussie entre le tueur et sa victime. « Seuls les clients qui m'ont inspiré ont le droit de renaître à travers mes écrits. » Là se révèle la prétention du narrateur : il aspire à être un dieu. Or, deux voies seulement mènent à la divinité (nous dit-il) : la création et le meurtre. Kim Young-ha a choisi les deux. Son héros est créatif dans le meurtre.

Décidément, nous sommes loin du modèle de la mort dans le roman coréen. Si le thème est omniprésent dans la littérature coréenne, il est traité ordinairement sur un tout autre ton, résultat de la culture religieuse bouddhiste du pays, ou, plus volontiers encore, du chamanisme. Mais Kim n'aime pas la façon dont la mort a été appréhendée jusque-là dans la littérature de son pays : « Peut-être que c'était valable à l'époque, mais aujourd'hui, les Coréens ont beaucoup changé et vivent une autre forme de vie. » Un tel propos ne nous étonne pas chez ce consommateur de cinéma occidental, par ailleurs lecteur de Mishima et de Ôe Kenzaburô, pas plus que les thèmes érotiques chez cet admirateur de Bataille et de Sade, ou le choix d'une construction romanesque sous l'influence d'Umberto Eco et de Milan Kundera. Non, ce qui nous étonne, c'est que Kim conjugue en sa personne et dans son œuvre naissante les symboles forts qui façonnent la Corée contemporaine : ce premier roman d'un jeune auteur qui a commencé à publier en 1995 a enthousiasmé la critique, qui a aussitôt

labellisé son auteur « chef de file » de la « nouvelle génération », et il a enthousiasmé le public, prompt à épuiser les tirages successifs du livre mois après mois. Belle récompense pour un jeune auteur d'une génération (la première) qui n'a pas vécu sa jeunesse sous la dictature militaire, publié par une jeune maison d'édition créée par des jeunes gens l'année même de la naissance de la démocratie en Corée-du-Sud...

GILLES BAUD BERTHIER